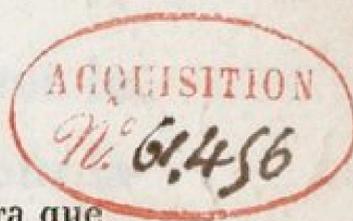


THÉÂTRE

DE

CLARA GAZUL,

COMÉDIENNE ESPAGNOLE.



Pensaràn vuestas mercedes ahora que
es poco trabajo hinchar un perro.

MIGUEL DE CERVANTES.

PARIS,

H. FOURNIER JEUNE, LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, N. 14.

1830.

THÉÂTRE

DE

CLARA GAZUL,

COMÉDIE EN ESPAGNOL.

REGLISTRO
N. 6476

Pensant vuestros mercedes ahora que
es poco trabajo hinchar un perro.
MICHEL DE CERVANTES.



PARIS,

H. FOURNIER JEUNE, LIBRAIRE,

RUE DE SÈNE, N. 14.

1830.

L'OCCASION.

COMÉDIE.

Que esa pena, ese dolor
Mas que tristeza es furor
Y mas que furor, es muerte.

CALDERON, *El Mayor Monstruo, los zelos.*

PERSONNAGES.

DONA MARIA ou MARIQUITA,
DONA FRANCISCA ou PAQUITA, } Pensionnaires dans un couvent
DONA IRENE, } de religieuses.
DONA XIMENA,
RITA, servante.
FRAY EUGENIO, directeur du couvent.

La scène est à la Havane.

L'OCCASION.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un jardin dans un couvent. A droite, un petit bâtiment dont la porte fait face au spectateur. Au-dessus est écrit en gros caractères PHARMACIE. Une fenêtre au rez-de-chaussée donne sur le jardin. — Au fond du théâtre est un gros oranger ; sur le devant, un berceau de lianes avec un banc de bois.

DONA MARIA, seule, assise sur le banc. Un livre est ouvert devant elle. Elle est dans une attitude pensive, et médite au lieu de lire.

IL m'a donné ce livre en me disant de le lire..... Suivant lui, j'y dois trouver des consolations pour toutes les afflictions humaines... Je l'ai lu et relu, et je n'y trouve rien contre l'amour... Kempis était un grand docteur, un homme doux, vertueux, compatissant... un saint... comme lui, mais il n'a jamais connu l'amour... Que je suis malheureuse!... (Lisant ce qui est écrit sur la première page du livre.) **PRIX DE BONNE CONDUITE DONNÉ A DONA MARIA COLMENARES...** Bonne conduite!... Je suis pour lui une petite fille bien sage, c'est-à-dire bien ennuyeuse... Une petite fille, c'est-à-dire un être insignifiant que l'on ne peut aimer... ou

que l'on aime comme une tourterelle apprivoisée..... Mais, petites filles ou femmes, qu'importe? il n'en peut aimer aucune. Il est prêtre, il n'est plus de ce monde. — Pourtant... il n'est point comme les autres prêtres; il cause, il rit, souvent il me parle..... Mais de quoi me parle-t-il, grand Dieu! — des oiseaux que je nourris, des fleurs que je cultive. — Hier comme il s'animait en décrivant les palais de l'Alhambra. (Avec tristesse.) Il en parlait à dona Francisca... et moi qui ai vu l'Alhambra, quand j'ai voulu en dire un mot, il s'est tu, et la conversation s'est arrêtée là. Dona Francisca a trois ans de plus que moi, mais que sait-elle que je ne sache? que fait-elle que je ne puisse faire? — Je chante mieux qu'elle, — je joue du piano et de la guitare mieux qu'elle. — A peine danse-t-elle en mesure!... Hier j'ai remarqué que Fray Eugenio me regardait avec plaisir quand je dansais avec elle; ses yeux brillaient... ce n'était plus un austère ecclésiastique, — il avait l'air d'un jeune cavalier amoureux... C'était alors qu'il fallait lui donner cette fatale lettre que j'écris et que je déchire tous les jours. (Elle tire une lettre de son sein et la parcourt des yeux.) Telle qu'elle est maintenant, elle n'est ni bien ni mal. — Chaque fois que je l'ai refaite, elle est devenue plus froide: — mais aussi la première fois elle était trop inconvenante... Et puis ce qui touche quand on l'entend dire tout bas, fait rire de pitié quand on le lit... Que pensera-t-il de la fin? — J'ai eu tort de mettre : *Je saurai mourir pour ne plus vous importuner.* Je saurai mourir... Jamais il ne croira que la

petite Mariquita *sache mourir*. Cela a l'air d'une menace, d'une bravade. *Je saurai mourir*, c'est une phrase de théâtre, et que l'on dit quand on va se frapper avec un poignard de bois... Cependant j'étais bien sérieuse en écrivant cela, — je pensais à mourir. — Le médecin dit que cela est si facile; une seule cuillerée du poison dont il nous parlait... une convulsion d'une minute... et alors on ne souffre plus.... Mais voilà de ces choses qu'il faut faire et dont on ne doit pas parler... Je supprimerai cette phrase en recopiant ma lettre, et alors... (Avec dépit.) oui, alors elle sera plus plate et plus froide qu'auparavant. Ah! que ne lit-il dans mon ame!..... La lui donnerai-je?.... Si je lui parlais?... mais il m'interromprait aussitôt..... (Elle arrache une petite branche.) Si cette branche a des feuilles en nombre impair, je la lui remettrai... onze, douze, treize, quatorze... pair... Mais lui parler, cela est impossible; — il faut la remettre absolument.... Voyons; ouvrons ce livre. La première page à gauche: *J'aime mieux souffrir, et souffrir toutes sortes de tourmens, que de consentir à ce que tu veux*. Folle que je suis! il faut que je sois bien sotte pour avoir recours au sort dans une affaire où il y va de ma vie... Oui, je la lui donnerai cette lettre; au moins elle dit: *Je vous aime*, et ma bouche ne pourrait pas dire ce mot-là.

RITA, chantant dans la coulisse.

« Le Français amoureux pleure comme un enfant;
 « l'Andaloux plus philosophe dit : Je t'aime; veux-tu
 « de moi? sinon, bonjour! »

SCÈNE II.

DONA MARIA, RITA.

DONA MARIA.

Voici l'oracle qui me dicte ce que j'ai à faire. Oui, je lui donnerai ma lettre. (A Rita, qui entre.) Tu vas balayer là-dedans ?

RITA.

Oui, mademoiselle. Je vais un peu épousseter toutes ces fioles, et ouvrir les fenêtres pour donner de l'air.

Elle entre, et dona Maria s'approche de la fenêtre que Rita ouvre.

DONA MARIA, avec un sourire forcé.

Prends garde de casser cette bouteille dont tu m'as parlé !

RITA.

Jésus ! Marie ! Je n'ose même pas en approcher. Quoique pour mourir on dise qu'il faut en avaler, je ne serais pas tranquille si j'avais tant seulement touché le verre.

DONA MARIA.

Je ne puis croire que ce poison soit aussi violent que tu le dis.

RITA.

Ah ! je vous en réponds ! Puisque le médecin m'a dit lui-même : Rita, prenez bien garde de toucher à cette bouteille-là ; deux ou trois cuillerées dans une

carafe d'eau suffiraient pour faire mourir toutes ces demoiselles en moins d'un quart d'heure. Cela vous prend à la gorge, on étouffe d'abord, et crac! c'est fini.

DONA MARIA, indiquant du doigt une fiole de la pharmacie.

N'est-ce pas cette bouteille-là?

RITA.

Non, mademoiselle : c'est ce petit flacon sur la planche d'en-haut. C'est gros comme rien, et il y a là-dedans de quoi empoisonner plus de mille personnes.

DONA MARIA.

Celui-là qui contient quelque chose de blanc?...

RITA.

Celui-là même.

DONA MARIA.

Bon.

RITA.

Bon? dites bien plutôt mauvais. Que le grand diable torde le cou au païen qui a imaginé d'aussi vilaines drogues! Moi, c'est mon étonnement que chez les apothicaires, où il ne devrait y avoir que des remèdes pour guérir, on trouve des drogues comme celles-là, qui vous expédient un homme avant qu'il ait eu le temps de dire un *in manus*.

DONA MARIA, gravement.

Il y a certaines maladies où de telles drogues sont utiles.

RITA.

Le bon Dieu et saint Jacques nous préservent

de ces maladies-là ! Mais je crois que cela n'est bon que pour les enragés que l'on fait mourir ainsi pour qu'ils ne mordent pas les autres.

DONA MARIA, à part et rêvant.

Seulement un instant de souffrance !

Rita sort de la pharmacie ; elle ferme la porte, et laisse la fenêtre ouverte.

RITA.

A la place de madame la supérieure, je ferais jeter dans quelque trou ce vilain flacon ; car, plutôt que d'être utile, cela peut faire bien du mal.

DONA MARIA

Comment ?

RITA.

Oui... Quelqu'un, par exemple, qui aurait envie de se débarrasser de quelqu'un... Ou bien, une supposition, une mauvaise tête qui voudrait se détruire, comme il y en a...

DONA MARIA.

Allons donc ! qui peut penser à se tuer ?

RITA.

Je sais bien que ce n'est pas vous, mademoiselle, qui êtes si sage et si instruite, que vous faites honte à toutes vos aînées ; mais j'en connais de ces cerveaux brûlés... Tenez, je sais bien que vous ne le lui redirez pas ; mais je n'oserais pas montrer cette bouteille-là à dona Francisca, votre amie.

DONA MARIA.

Francisca !

RITA.

Elle lit toujours des romans anglais ; elle se monte la tête. Une fois, le croiriez-vous ? elle m'a dit que si elle aimait quelqu'un, et si son amoureux mourait malheureusement, elle se tuerait.

DONA MARIA, avec un sourire amer.

Tu peux être tranquille.

RITA.

Moi, je lui ai dit : Mademoiselle, ne dites pas de ces choses-là ; je ne suis qu'une pauvre servante, et je ne puis parler comme un curé, mais je sais bien que se détruire c'est offenser le bon Dieu. N'est-ce pas, mademoiselle ?

DONA MARIA.

« Homicide point ne seras. » (Plus bas.) Mais il n'est pas dit...

RITA.

C'est le diable qui donne de ces idées-là. J'ai connu une fille de Guatémala, qui, lorsqu'elle eut ses dix-sept à dix-huit ans, l'envie de se tuer lui vint, mais bien forte ; et elle m'a dit que quand elle regardait dans la rue par une fenêtre élevée, le diable lui disait de se précipiter. Pourtant, avec le temps, elle s'en est guérie.

DONA MARIA, vivement.

Par quel moyen ? comment a-t-elle fait ?

RITA.

Dame ! elle priait le bon Dieu bien souvent de la délivrer ; et elle s'en est allée en pèlerinage ; et puis est venu un garçon muletier, un beau brun, qui lui

a fait la cour : elle s'est mariée, et maintenant elle pense à se tuer comme moi à me faire pendre.

DONA MARIA, à part.

Hélas !

RITA.

Au moins, mademoiselle, ne dites pas à dona Francisca ce que je vous ai dit d'elle.

DONA MARIA.

N'aie pas peur... Rita, tu vas faire ma chambre; tu verras au chevet de mon lit un petit chapelet en grenat et en or de Mexique; prends-le, je te le donne.

RITA.

A moi, mademoiselle?

DONA MARIA.

Oui : il y a long-temps que je te dois un cadeau. Tu es si bonne pour moi ; et puis, quand je quitterai ce couvent, tu diras quelquefois ce chapelet à mon intention.

RITA.

Ah ! ma bonne demoiselle !... laissez-moi vous baiser les mains ; vous êtes trop généreuse... Je serai bien fâchée quand vous quitterez cette maison. Cependant ce sera pour votre bien, car sans doute ce sera pour vous marier.

DONA MARIA, soupirant.

Qui sait ?

(Silence.)

RITA.

Faut-il mettre des fleurs nouvelles dans vos vases de porcelaine ?

DONA MARIA.

Oui.

RITA.

Adieu, mademoiselle ; je vous remercie bien.

Elle sort.

SCÈNE III.

DONA MARIA, seule.

Des prières !... Moi aussi, j'ai prié, et je n'ai pu chasser ces idées qui m'obsèdent.... S'il voulait fuir avec moi?... mais cela est impossible... Alors il le faudra bien ; je fuirai seule.... oui, je fuirai de ce monde. (Regardant par la fenêtre de la pharmacie.) Un instant de souffrance !... une souffrance... peut-être moins vive que celle que j'endure jour et nuit depuis deux mois. — Je pourrais maintenant, si je le voulais, m'emparer de ce trésor qui donne l'oubli..... Il est bien facile d'entrer par cette fenêtre, et cette pierre semble placée pour me servir de marche-pied.

Elle pose les pieds sur une saillie de la muraille, de manière à s'appuyer sur la fenêtre.

SCÈNE IV.

DONA MARIA, FRAY EUGENIO.

FRAY EUGENIO, sans voir dona Maria.

Il s'approche de l'oranger, retire une lettre du creux de l'arbre, et en remet une autre en place.

Bel oranger, je te remercie, tu es fidèle à ton ordinaire. (Lisant.) Des inquiétudes! des reproches!.... Ah! tu es injuste. — Des baisers à la fin! — Nos deux lettres se ressemblent beaucoup.

DONA MARIA, sautant en arrière, et à part.

Arrière de moi, Satan!

FRAY EUGENIO, à part.

Qui est cette jolie fille? comme elle saute! — Eh! c'est la petite Mariquita, l'amie de Francisca. — Elle est très-bien pour son âge. Que vient-elle de faire dans la pharmacie du couvent?

DONA MARIA, apercevant Fray Eugenio.

Ah!

FRAY EUGENIO.

Il fallait m'appeler pour vous donner la main, mademoiselle.

DONA MARIA.

Quoi! monsieur, vous?...

FRAY EUGENIO.

Je vous ai fait peur, je le vois.

DONA MARIA.

Non, monsieur.... mais c'est que.... (A part.) Jésus!
Maria!

FRAY EUGENIO.

Je ne vous connaissais pas tant d'agilité, dona Maria. Et peut-on savoir ce qui vous fait entrer dans la pharmacie par une issue si extraordinaire?

DONA MARIA.

Je n'y suis pas entrée, je vous jure.

FRAY EUGENIO.

A la bonne heure, mais vous en êtes sortie. — Gageons que je devine.

DONA MARIA.

Ah! monsieur, gardez-vous de croire...

FRAY EUGENIO.

Avouez-le, vous venez d'escamoter là-dedans du sucre candi. Ah! dona Mariquita, vous aurez affaire à moi pour ce péché-là. Gare à vous quand je vous tiendrai dans mon confessionnal.

DONA MARIA, à part.

Il me traite comme une enfant.

Elle met la main devant ses yeux.

FRAY EUGENIO.

Mais vraiment, je crois que je vous fais peur... Rassurez-vous, mon enfant, je ne suis pas si méchant que vous le croyez. Allons, faut-il vous donner l'absolution? *Absolve te*. Pour la peine, donnez-moi un peu de votre butin; à cette condition, je ne vous dénoncerai pas. (Dona Maria tient ses yeux attachés sur lui avec une ex-

pression profonde de tristesse.) Mais... comme vous me regardez.... Vraiment, vous m'étonnez. Je remarque depuis quelques jours que vous êtes toute triste.... vous avez perdu vos belles couleurs.... Qu'avez-vous? N'êtes-vous point malade?

DONA MARIA.

Malade! non... Je suis bien malheureuse.

FRAY EUGENIO.

Est-ce que Loretto, votre perroquet, serait mort?

DONA MARIA.

Ah! que vous me connaissez mal, Fray Eugenio: vous me croyez une enfant.

FRAY EUGENIO.

Une enfant! non pas; une grande demoiselle qui va bientôt avoir quinze ans.

DONA MARIA, gravement.

Et à quinze ans ne peut-on pas souffrir comme à trente?

FRAY EUGENIO.

Pardon de ma méchante plaisanterie, mademoiselle; votre sérieux m'effraie à la fin. Je crains que vous n'ayez reçu de mauvaises nouvelles d'Espagne; j'espère que monsieur votre oncle le général est toujours en bonne santé?

DONA MARIA.

Je le crois. — Tout le mal que je souffre vient de moi. Ah! Fray Eugenio, que je voudrais être un homme! — Je voudrais être morte.

FRAY EUGENIO.

Allons donc! c'est pour le coup que je vais vous

croire une enfant. Guérissez-vous donc de ces idées ridicules ; vous les avez prises, je le gage, dans des livres que vous n'auriez pas dû lire. — Quel est ce livre-là ?

DONA MARIA.

Vous le voyez, c'est *l'Imitation de Jésus-Christ* que vous m'avez donnée. Je n'ai pas passé un jour sans la lire ; j'y cherche de la force, et je n'en trouve pas. — Je n'ai jamais lu de romans, Fray Eugenio ; mais j'ai une ame, un cœur... je vis... je pense... et... Oh ! c'est pour cela que je voudrais mourir.

FRAY EUGENIO, à part.

La petite personne a quelque amourette en tête ; elles sont terribles pour cela dans ce couvent. (Haut.) Eh bien ! mon enfant, vous me conterez cela un de ces jours ; je n'ai pas le temps de vous exhorter et de vous gronder d'importance, comme vous le méritez. — Oui, vous méritez bien que l'on vous gronde pour toutes ces folies. Vous que je croyais plus raisonnable que la plupart de vos compagnes... fi donc ! dona Maria. Maintenant il paraît que c'est une espèce de mode que de vouloir mourir. Je n'entends que des plaintes de la vie que font des enfans de votre âge.

DONA MARIA.

Des enfans ! Des enfans peuvent désirer la mort quand ils sont malheureux ; moi, j'ai voulu mourir, mais la Mort n'a pas voulu de moi.

FRAY EUGENIO.

Que dites-vous ?

DONA MARIA.

Vous avez entendu dire qu'il y a quinze jours j'ai manqué être tuée par un taureau furieux ; eh bien ! c'est volontairement que je me suis placée devant ce taureau ; il est venu à moi si près que j'ai senti sur ma joue le souffle de ses naseaux... et je ne sais pourquoi il ne m'a point fait de mal.

FRAY EUGENIO.

Si ce que vous dites est vrai...

DONA MARIA, fièrement.

Vrai ! Croyez-vous que je sache mentir ?

FRAY EUGENIO.

Vous auriez fait une grande folie et un grand péché. Vous êtes à l'âge le plus heureux de la vie ; vous surtout, dona Maria, vous avez tout ce que vous pouvez désirer ; vous êtes orpheline, mais vous avez un oncle puissant et riche ; vous possédez en propre une fortune considérable. Dans un an d'ici, votre oncle viendra vous chercher pour vous mener en Espagne ; vous serez présentée à la cour ; vous ferez un beau mariage.

DONA MARIA.

Me marier ! ô ciel !

FRAY EUGENIO.

Au lieu de vous abandonner à cette mélancolie ridicule, vous devriez remercier Dieu des faveurs dont il vous a comblée. (A part.) J'en parlerai au médecin.

DONA MARIA, avec force.

Encore une fois , Fray Eugenio , vous ne me connaissez pas.

Ils se regardent fixement tous deux pendant un instant , puis baissent les yeux aussitôt.

FRAY EUGENIO, tirant sa montre.

Je suppose, dona Maria, que vous avez quelque confiance à me faire. Si mes conseils peuvent vous être utiles, je serai heureux de vous les donner. Demain je serai dans mon confessionnal depuis midi jusqu'à deux heures ; préparez-vous, dans l'intervalle, par des exercices de piété. Il faut que je vous quitte ; madame la supérieure m'attend pour prendre le chocolat.

DONA MARIA.

Vous me mépriserez, je le crains, car vous êtes homme et prêtre.

FRAY EUGENIO.

Dona Mariquita, ou je me trompe fort, ou quelque amourette a tourné cette petite tête-là.

DONA MARIA.

Vous êtes prêtre ;..... mais si vous pouviez comprendre....

FRAY EUGENIO.

Je comprends fort bien que le bataillon des volontaires de Girone est arrivé le mois dernier à la Havane ; que les officiers ont des uniformes tout neufs ; qu'ils vont le dimanche à la messe dans l'église de Saint-Jacques, où vous allez... Nous parlerons de cela demain.

DONA MARIA.

Je ne vous dirai rien, vous ne m'entendriez pas. Malheureuse que je suis !

FRAY EUGENIO.

Il y a remède à tout, mon enfant, hormis à la mort. Adieu, le chocolat m'oblige à vous quitter.

Il fait un pas pour s'en aller.

DONA MARIA, le retenant.

Il faut que je vive ou que je meure!... Fray Eugenio, écoutez-moi. Nous sommes seuls... Écoutez-moi, de grace... Vous devez m'écouter... Vous pouvez me donner la vie ou la mort... et si vous dites un mot... je jure... (Fray Eugenio redouble de gravité.) Ah! Fray Eugenio. . vous êtes prêtre... je ne puis parler.

FRAY EUGENIO.

Dona Maria, je ne sais si je dois rire de votre conduite, ou m'en fâcher... Mais non; je vous plains: vous me faites pitié. Allez vous mettre en prière, et dans une heure d'ici, venez à l'église du couvent. Je vous écouterai; maintenant je ne puis.

DONA MARIA, tirant une lettre de son sein.

Ce que je n'ose vous dire... cette lettre...

FRAY EUGENIO, tendant la main.

Que contient cette lettre? Donnez.

DONA MARIA, retenant la lettre.

Au moins promettez-moi de ne pas la lire tant que vous serez dans cette maison. Lisez-la ce soir, ce soir seulement. Vous me le promettez? Et demain... Non, ne m'en parlez jamais... Si vous me la rendez... ne

me faites pas de reproches... ils seraient inutiles...
Rendez-la-moi seulement... Je me punirai moi-même
de ma folie... Mais, au nom de Dieu, vous ne me
ferez pas de reproches.

FRAY EUGENIO, prenant la lettre.

Donnez.

DONA MARIA.

Ayez pitié de moi, je vous en supplie... J'ai résisté
tant que j'ai pu... Surtout ne l'ouvrez pas ici! (Fray
Eugenio brise le cachet.) Ah Dieu! que faites-vous! Fray
Eugenio... Je vous en conjure... par pitié... rendez-la-
moi, Fray Eugenio... Vous me tuez... Ah! ne la lisez
pas ici.

FRAY EUGENIO.

Que faites-vous? remettez-vous; quelqu'un vient.

DONA MARIA.

Ne la lisez pas ici... ou rendez-la-moi.

RITA, entrant.

Monsieur l'abbé, madame la supérieure vous at-
tend pour prendre le chocolat.

FRAY EUGENIO.

Je viens. (A Dona Maria.) Je lirai cela tantôt.

Il sort avec Rita.

SCÈNE V.

DONA MARIA, seule.

J'ai donc livré mon secret... je l'ai livré sans espoir que Fray Eugenio réponde à mon amour... au moment où je venais de voir clairement son indifférence pour moi. — Qu'ai-je dit?... son indifférence!... il est prêtre, il est dévot, il est honnête homme; ainsi plus d'espérance pour moi. Je devrais, plutôt que d'attendre ses reproches... — Pourtant... s'il m'aimait... s'il pouvait m'aimer... mais non; il n'aime que Dieu. Quelquefois sa voix est si douce... si tendre même... Tout à l'heure, j'ai cru un moment que ce n'était plus un prêtre... mais lorsque j'allais parler, son expression est devenue si sévère, que mon courage s'est glacé... Cette soirée... quand je dansais avec Francisca, lorsqu'il était comme enivré par le spectacle de nos plaisirs, alors j'aurais dû lui avouer mon amour. — Francisca!... elle dansait avec moi... Oh! non, elle ne l'aime pas. Si elle aime, elle a donné son cœur à quelque officier... — Il lui parle souvent... mais... non, il ne lui parle pas d'amour... Francisca ne pourrait pas... Un prêtre!... Moi seule... Quel péché, mon Dieu, aimer un prêtre! Il n'y a que moi au monde qui puisse éprouver un amour aussi affreux, aussi criminel... et cela me rassure, misérable que je suis... mon crime me rassure! Au moins je n'aurai pas de rivale... — Il a peut-être

ouvert ma lettre... S'il la lisait maintenant?... Sans doute elle excite sa colère, son indignation... Une femme s'abaisser à ce point!... Peut-être il rit de moi, et il dit, en haussant les épaules : *La folle, l'enfant!*... Grand Dieu! je leur prouverai que je ne suis pas une enfant... Ils verront que j'ai du courage plus qu'un soldat... que j'aime comme elles ne peuvent pas aimer. Je mourrai si je ne puis être à lui... Mais cette lettre, s'il va la montrer! elle est si étrange... et la fin... comment donc disais-je à la fin?... Je ne puis me rappeler un seul mot; ma pauvre tête est toute troublée... *Je... si vous ne m'aimez pas... je...* Ah! pourquoi l'ai-je donnée cette lettre? Imbécile!... Pourquoi ne pas lui parler? Il aurait vu mes larmes, mon trouble... Et ce papier froid et compassé, cette écriture soignée... avec des points et des virgules! Il croira que je feins une passion que je n'éprouve pas... que je copie des phrases de roman... Il m'appellera encore enfant... — Mon Dieu, tuez-moi; car ils me forceront à me tuer moi-même... — Si je lui écrivais un mot, pour excuser, pour expliquer ma lettre... Non; cela serait encore plus absurde... Peut-être n'a-t-il pas encore lu ma lettre... S'il l'avait lue, il reviendrait, ou bien il m'enverrait chercher... S'il faut rester long-temps avec mon inquiétude... je sens que je deviendrai folle... Je lui ai dit de n'ouvrir ma lettre que ce soir; maintenant je crains qu'il ne m'obéisse trop bien... Oh! la mort vaut mieux que les tourmens de l'attente... et passer toute la nuit à se tordre et s'agiter dans son lit! Oh! Fray Eugenio, donne-moi la mort

tout de suite. (On entend rire et parler derrière la scène.) Ah ! j'entends venir celles que j'appelle mes amies. Voici leurs rires et leurs bavardages. Maintenant plus que jamais leur présence m'est odieuse.

Elle va pour sortir.

SCÈNE VI.

DONA MARIA, DONA IRENE, DONA XIMENA,
DONA FRANCISCA.

DONA IRENE.

Maria, Mariquita, où vas-tu donc ? Pourquoi nous fuis-tu ?

DONA XIMENA.

Qu'as-tu donc, Mariquita ? tu as les yeux rouges ; on dirait que tu viens de pleurer. Ah ! je devine ; tu lisais un roman qui finit mal.

DONA MARIA.

J'ai mal à la tête.

DONA FRANCISCA.

Pauvre amie ! Oui, ton front est brûlant. Reste ici, à l'ombre, crois-moi. On étouffe dans nos chambres. Asseyons-nous sur ce banc ; tu appuieras ta tête sur mon épaule, et moi... (bas) j'ai tant de choses à te dire, chère Mariquita ! Il faut absolument que tu restes et que tu m'écoutes.

DONA IRENE.

Mariquita, sois juge entre Ximena et moi.

DONA XIMENA.

Un beau juge que tu prends ! Comme si elle se connaissait à ces sortes de choses. Passe encore pour Francisca.

DONA IRENE.

Il n'est pas besoin de tant de connaissances , puisqu'il s'agit seulement de dire son goût.

DONA FRANCISCA.

Ne la tourmentez pas avec vos questions ridicules. Pauvre enfant ! Vous voyez bien qu'elle est malade.

DONA IRENE.

Oui , c'est qu'apparemment tu veux l'ennuyer à toi toute seule. Vous êtes insupportables toutes deux avec vos éternelles amitiés.

DONA MARIA , bâillant (r).

De quoi s'agit-il , Irene ?

DONA IRENE.

Fi ! que cela est vilain de bâiller ainsi au nez des gens !

DONA MARIA.

J'ai un grand mal d'estomac.

DONA IRENE.

Tu as vu ces officiers de marine qui sont venus avec l'Esmeralda , et qui ont entendu la messe hier à notre église ? Eh bien , Ximena , qui est déjà éprise de l'un d'eux , s'en vient nous dire que leur uniforme est plus beau que celui des dragons d'Amérique. Comment la trouves-tu ? Les officiers de marine qui

sont habillés si simplement, tandis que les dragons d'Amérique avec leur uniforme vert et jaune, les galons d'argent, le pantalon gris avec le passepoil orange, le casque noir et le plumet...

DONA XIMENA.

Oui, avec ce costume-là, ils ont l'air de canaris : tandis que les marins avec leur habit bleu et rouge, le pantalon blanc... C'est une tenue sévère qui sied bien à des militaires. Et puis j'aime beaucoup leur chapeau bordé d'or, et je suis folle de leur poignard.

DONA IRENE.

Les conducteurs de mules et les ouvriers ont aussi des poignards ; mais un grand sabre traînant qui résonne sur le pavé, y a-t-il quelque chose de plus joli ? Et les éperons, parlez-moi de cela ! Quand ils entrent dans l'église, ils font tant de bruit, que tout le monde les regarde. Les marins n'en pourraient pas faire autant.

DONA XIMENA.

C'est qu'ils ne veulent pas faire les capitans matamores comme les dragons. Mais les officiers de l'Esmeralda sont des braves à *trois poils*, tout le monde le sait. D'abord il faut tant de courage pour être marin.

DONA IRENE.

Comme s'il n'en fallait pas pour être dragon ? Quant à moi, je serais tout aussi effrayée de monter à cheval que de naviguer sur un vaisseau en pleine mer.

DONA XIMENA.

Et les tempêtes, les naufrages et les combats; c'est là qu'il faut avoir du cœur! Tous ces canons que tu vois aux sabords tirent avec des boulets ramés qui tuent vingt hommes à la fois...

DONA IRENE.

Mesdemoiselles, remarquez-vous que Ximena sait déjà tous les termes de marine, depuis qu'elle a donné son cœur à un capitaine de frégate?

DONA XIMENA.

Je ne lui ai rien donné du tout, et je ne lui ai pas encore parlé; mais il a une lettre de recommandation pour ma tante. Je le verrai chez elle dimanche, et je sais bien que c'est un jeune homme très-comme il faut. D'abord il faut être gentilhomme pour entrer dans la marine.

DONA IRENE.

Si tu ne lui as pas encore parlé avec la bouche, tu lui as assez parlé, Dieu merci, avec ton éventail.

DONA XIMENA.

Mon Dieu! toi qui parles, tu n'as pas cessé de faire des signes, et d'envoyer des œillades à ton grand capitaine don Rafaël Samaniego. Un joli nom! au lieu que le capitaine de l'Esmeralda s'appelle Don Juan de Garibay, ce qui est un nom basque, pour que vous le sachiez, et il a une croix d'Alcantara, et il a soutenu un très-beau combat naval, et il s'est battu au pistolet à Carthagène avec un Anglais à qui il a cassé le bras, et....

DONA FRANCISCA.

Comme tu sais bien son histoire !

DONA IRENE.

Je n'aime pas le pistolet, c'est bête ; au lieu que l'épée, c'est bien plus gracieux. Le mois dernier, Don Rafaël s'est battu à l'épée. Il est d'une adresse surprenante.

DONA FRANCISCA.

Il paraît que l'habit militaire a des attraits tout-puissans à vos yeux.

DONA IRENE.

Ma foi, cela sied bien à un homme. Si j'étais homme, je voudrais être colonel de dragons.

DONA XIMENA.

Moi, si j'étais homme, je serais capitaine de vaisseau. As-tu remarqué les enfans qu'ils appellent les cadets de marine ? Comme ils sont gentils avec leur petite veste bleue et leur pantalon blanc !

DONA FRANCISCA.

Et vous seriez filles à ne trouver bien un homme que s'il a des galons sur la manche, et sur la tête un chapeau à trois cornes, ou bien un casque ?

DONA IRENE.

Pour cela non. Tiens, sans aller bien loin, nous voyons tous les jours un bien bel homme qui n'a pourtant pas d'uniforme.

DONA XIMENA.

Je sais qui tu veux dire, et cela est bien vrai.

DONA FRANCISCA.

Qui donc ?

DONA IRÈNE.

Belle demande ! Fray Eugenio.

DONA FRANCISCA.

Fray Eugenio !

DONA MARIA.

Fray Eugenio !

DONA XIMENA.

Il est certain qu'il n'est pas possible d'avoir de plus belles mains que les siennes.

DONA IRENE.

Et dans ses yeux, quelle noblesse et quelle douceur tout à la fois.

DONA XIMENA.

C'est dommage qu'il ne porte pas de moustaches ; il a la bouche un peu grande.

DONA IRENE.

Pas trop pour un homme, et il a des dents superbes. Aussi faut-il voir comme il en prend soin. C'est pour cela, je crois, que, depuis quelque temps, il ne fume plus. — Pourquoi ris-tu, Paquita ?

DONA FRANCISCA.

Je ris de la profondeur de vos observations.

DONA XIMENA.

Ce que j'aime le plus en lui, c'est qu'il est toujours de bonne humeur. Il est facile, jovial ; c'est tout l'opposé de son prédécesseur, feu l'abbé Domingo Ojeda, qui nous tracassait à tout propos. Fray Eugenio nous permet de danser entre nous, de chanter et de rire, et il nous répète à chaque instant : Amusez-vous pen-

dant que vous êtes jeunes. Il prend toujours notre parti auprès de notre vieille supérieure, qui est d'humeur si acariâtre : en vérité, c'est un galant homme.

DONA IRENE.

Vous savez ce qu'il a fait pour dona Lucia d'Olmedo ?

DONA FRANCISCA.

Non, vraiment.

DONA IRENE.

Toute la ville en parle : je l'ai entendu conter hier chez ma mère.

DONA FRANCISCA.

Dona Lucia, la fille de l'auditeur don Pedro ? celle qui s'est fait enlever par un officier des dragons d'Amérique ?

DONA IRENE.

Précisément. — D'abord son père jetait feu et flammes ; il ne parlait de rien moins que de mettre dona Lucia aux Filles repenties, et il avait obtenu du corrégidor un ordre pour faire arrêter l'officier de dragons... un lieutenant, un Fadrique Romero, quelque chose comme cela. On dit que c'est un assez beau militaire, des moustaches noires, pinçant assez bien de la guitare : c'est même avec sa guitare qu'il a séduit cette folle de dona Lucia, car c'est un cadet de famille qui n'a pas un sou vaillant. Il faut qu'il vive avec sa paye. — Vous savez ce que c'est. Bref, il faisait une excellente affaire en adressant ses hommages à dona Lucia, dont le père est si riche.

DONA FRANCISCA.

Et Fray Eugenio?

DONA IRENE.

Fray Eugenio est allé trouver le père, qui était furieux ; il lui a fait sans doute un sermon bien éloquent, bien touchant, comme ses sermons de carême. Il lui a dit : Vous voyez bien que vous allez faire votre propre malheur en faisant celui de votre fille ; vous voulez punir un scandale, et vous causez un scandale plus grand, *et cætera, et cætera*. Enfin, il a tant prêché, tant prêché, que le père a pleuré quelque peu. Fray Eugenio avait tout prêts, dans un cabinet, le ravisseur et la fille séduite. Il ouvre la porte, crac ! les voilà tous deux aux pieds du vieillard, qui lui baisent les mains, qui versent des torrens de larmes. Mon père par ci, mon père par là... Conclusion : le cœur de bronze de monsieur l'auditeur est devenu comme une cire molle ; il les relève, embrasse sa fille, et tend la main à Fadrique, en lui disant : « Mon cher fils ! » Le meilleur de l'affaire, c'est que ce Don Pedro, qui est plus ladre qu'un juif, a été si bien retourné par Fray Eugenio, qu'il a donné une dot superbe à sa fille. Et savez-vous pourquoi ? Il est vaniteux ; Fray Eugenio lui a persuadé que toute la ville se moquerait de lui s'il ne faisait pas les choses grandement. — Eh ! Paquita ! qu'as-tu donc ? tu pleures ?

DONA FRANCISCA.

Oui, ce trait de sa générosité m'a émue.

DONA XIMENA.

Grand pouvoir de l'éloquence !

DONA IRENE.

Oh ! le cœur sensible ! Ah ! ah ! ah !

DONA XIMENA.

Voilà Paquita qui pleure. — Mariquita a l'air d'être près d'en faire autant. Pour le coup, cela est par trop romanesque. Irene, crois-moi, laissons ces demoiselles pleurer ensemble : aussi-bien j'ai quelque chose à te conter, qui te fera rire. Adieu, mesdemoiselles : si vous avez vos secrets, nous avons les nôtres.

Elle sort avec dona Irene.

SCÈNE VII.

DONA MARIA, DONA FRANCISCA.

DONA FRANCISCA, serrant dans ses bras dona Maria.

Chère Maria ! ma seule amie !

DONA MARIA, l'examinant.

Je ne te croyais pas sensible à ce point.

DONA FRANCISCA.

Ah ! tu ne peux comprendre encore ce que j'éprouve. (Une horloge sonne, et dona Maria tressaille.) Comme tu es nerveuse aujourd'hui ! Va, si ton cœur était occupé comme le mien, cette heure ne te rappellerait que des idées de bonheur. — Personne ne nous observe ? Regarde, Mariquita ; tu ne me trahiras pas ? Une lettre... (Elle s'approche de l'oranger, et prend la lettre de Fray Eu-

genio. — Dona Maria la voit faire d'un air distrait. Dona Francisca lit rapidement la lettre et la baise ensuite.) Chère enfant! que je t'embrasse aussi. (Elle l'embrasse.) Mais, dis-moi, pourquoi faut-il que tu sois malade aujourd'hui? Quand je suis heureuse et gaie, je voudrais que tout ce que j'aime fût heureux et gai comme moi.

DONA MARIA.

Je souffre.

DONA FRANCISCA.

En effet, depuis quelque temps nous remarquons que tu es changée; mais tu as grandi, tu t'es formée si vite... Laisse faire le temps; un jour tu seras heureuse comme moi, et alors tu te porteras bien.

DONA MARIA.

Tu es donc bien heureuse?

DONA FRANCISCA.

Oh! oui; je n'ai plus de vœux à former, sinon pour rester long-temps comme je suis maintenant. — Mais, Mariquita, mon bonheur m'étouffe, et il faut que je t'en fasse la confidence, quoique à ta petite mine renfrognée je juge que tu n'es guère en humeur de m'écouter. Tu es ma meilleure amie, et c'est une des charges de l'amitié d'écouter les récits des plaisirs et des peines de son amie. — On te croit ici un enfant, parce que tu es la plus jeune de nous autres *grandes*; mais tu es si sage, si raisonnable, si... (Elle l'embrasse.) Tiens, je t'aime tant que je ne veux m'ouvrir qu'à toi seule.

DONA MARIA, soupirant.

Je t'écoute, puisque tu le veux. (A part.) Peut-être

ainsi contrainte, le temps s'écoulera-t-il plus vite pour moi.

DONA FRANCISCA.

Eh bien! (S'interrompant.) Sais-tu que tu es si grave que tu m'intimides... Ne me regarde pas avec ces yeux-là. Et tu ne me gronderas pas, petite fille. Respect à ses aînés!.... Mariquita, j'aime, et je suis aimée. (Dona Maria lui serre la main.) Eh quoi! à ton tour, voilà que tu as des larmes dans les yeux. Ah! mademoiselle, je vous y prends! Quoi! vous aussi! Qui l'aurait pu penser? « Il n'y a plus d'enfans, » comme dit la supérieure. Ces larmes me prouvent que ce petit cœur a déjà parlé. Allons, est-ce un capitaine de dragons? un officier de marine?

DONA MARIA.

Personne, je t'assure. Souffrante comme je le suis, mes yeux sont disposés à pleurer facilement, et ce n'est pas une raison... (Dona Francisca la menace du doigt.) Non, je te jure... Mais on dit que l'amour rend si malheureux, que je crains pour toi, Paquita.

DONA FRANCISCA, souriant.

Et qui t'a dit cela, petite?

DONA MARIA.

Qui? tout le monde... . madame la supérieure.... notre confesseur.

DONA FRANCISCA.

Fray Eugenio! Et tu crois qu'il dit vrai?

DONA MARIA.

Ils me parlent de ce que je ne connais pas... et je les crois.

DONA FRANCISCA.

Enfant! Apprends, ma chère, qu'on te trompe; que l'amour, c'est le premier de tous les biens; que sans amour la vie n'est qu'un enfer. Mademoiselle Mariquita, vous m'avez l'air d'une petite hypocrite. Mais c'est à moi à parler la première; nous vous confesserons ensuite.

DONA MARIA.

Et qui aimes-tu?

DONA FRANCISCA.

Oh! Mariquita, si tu étais amoureuse, tu choiserais sans doute un enfant de ton âge, un jeune officier sortant d'une école militaire; tu ne penserais qu'au bonheur d'être mariée, et de se promener sur le port en donnant le bras à ton mari..... Oui, cela doit être un grand plaisir. Mais il y a tel amour..... aussi fort, plus fort même que le mariage... et où le mariage... (baissant la voix.) est impossible.

DONA MARIA.

Comment?

DONA FRANCISCA.

Oui, Mariquita. Par exemple, on peut aimer un homme... marié. Si un homme s'est marié par des circonstances... n'importe lesquelles... suffit qu'il n'a jamais aimé sa femme... Elle est vieille et laide, méchante... Ou bien, supposons une femme toute jeune, sans expérience, mariée à un vieillard.... Ou bien.... Mais ta vertu, à toi, te dit que cela est mal.

DONA MARIA, vivement.

Moi!... Ah! Paquita, je crois que l'amour est quelquefois plus fort que toutes les lois divines et humaines... L'amour vient, dit-on, on ne sait comment, et quand on s'aperçoit qu'on aime, il n'est déjà plus temps de réfléchir si cela est bien ou mal.

DONA FRANCISCA.

Tu dis cela, petit ange! Que je t'embrasse encore pour ta gentillesse. Mais, dis-moi, qui t'a enseigné cela?

DONA MARIA.

Mais.... je l'ai entendu dire.... Ainsi, tu aimes un homme marié?

DONA FRANCISCA.

Tu sais que je ne suis pas trop dévote; et les deux années que j'ai passées en Angleterre m'ont appris qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce que les cagots nous content ici des hérétiques.—J'ai vu en Angleterre des prêtres qui ont des femmes et des enfans, et ce sont de très-bons prêtres.

DONA MARIA.

Eh bien?

DONA FRANCISCA.

Eh bien! tu n'es pas encore sur la voie?... Mais toutes ces routes détournées sont inutiles avec toi. Tu m'as dit que l'amour est au-dessus de toutes les conventions divines et humaines. Tu me comprendras et tu m'excuseras. — Enfin, chère amie, j'aime un prêtre, et ce prêtre, c'est Fray Eugenio.

DONA MARIA.

Fray Eugenio ! Grand Dieu !

DONA FRANCISCA.

Lui-même. J'ai combattu quelque temps ; mais maintenant, quand je réfléchis au temps que j'ai perdu sans l'aimer, je suis tentée de pleurer ces jours sacrifiés à la vertu, ou plutôt au préjugé. Oh ! ma chère ! tu ne connais guère que l'amitié, ou peut-être quelque fièvre de tête que tu prends pour de l'amour... Mais l'amour véritable, l'amour défendu... O Mariquita, je t'aime plus qu'aucune femme au monde..... Je ne sais ce que je ne ferais pas pour toi. Eh bien ! si, pour sauver Fray Eugenio, il fallait... Mais quelle folie de penser à ce qui n'est pas possible. Non, mon ange, un amant ne m'empêche pas d'avoir une amie, et je serai la plus heureuse des femmes, parce que j'aurai tout à la fois le plus tendre des amans et la plus fidèle des amies.

DONA MARIA, atterrée.

Fray Eugenio !... Il t'aime !

DONA FRANCISCA.

Je le vois, ta philosophie est un peu ébranlée, et tes scrupules ou tes préjugés sont trop enracinés dans ton cœur, pour qu'il puisse me trouver une excuse. Un prêtre, pour toi, n'est pas un homme. Tu penses à un sacrilège, une profanation. J'avais tes idées avant d'avoir cédé à ma passion, et maintenant que je ne vis que pour elle, je me réjouis d'avoir eu quelques sacrifices à faire à mon Eugenio. Oui,

je voudrais avoir été bien plus dévote que je ne l'étais, pour avoir pu lui sacrifier la crainte de l'enfer, pour avoir pu renoncer pour lui à mon ame; car il y a une jouissance divine à renoncer à tout, à souffrir tout pour celui que l'on aime.

DONA MARIA.

Et il t'aime?

DONA FRANCISCA.

S'il m'aime! s'il m'aime! C'est toi qui peux me faire cette question! S'il m'aime! Il n'y a pas une goutte de sang dans son cœur qui ne soit à moi, pas un instant de sa vie où mon image ne l'occupe..... Et cependant, chère amie, je lui dis du matin au soir qu'il ne m'aime pas, et lui, de son côté... Ah! nous nous faisons enrager à qui mieux mieux.... Mais ces querelles sont délicieuses; c'est là ce qui fait vivre. — Tu ne sais pas, ma chère; il a refusé, à cause de moi, d'aller en Espagne, où il avait la chance de devenir évêque au premier jour.

DONA MARIA.

Et vous vous aimez depuis long-temps?

DONA FRANCISCA.

Mais, en vérité, je ne sais. Maintenant il me semble que la première fois que je l'ai vu je l'ai aimé, pourtant il n'y a guère que six semaines que nous nous sommes dit que nous nous aimions. D'abord je le trouvai l'homme le plus spirituel que j'eusse encore vu. Chacune de ses paroles me semblait bien dite. Je retenais les phrases les plus insignifiantes que je lui entendais prononcer. Aucun autre homme ne me

paraissait avoir de l'esprit, et je ne pouvais m'amuser dans un lieu où Fray Eugenio n'était pas. Bientôt je m'aperçus qu'il m'avait remarquée parmi nos compagnes. Il me parlait plus souvent qu'aux autres; il me faisait cent questions, et moi, j'étais si troublée toutes les fois qu'il m'adressait la parole, que je lui répondais tout de travers. Quand, le soir, la supérieure nous faisait venir dans sa chambre, pour faire de la musique, il était toujours derrière ma chaise; et quand j'étais assise devant le piano, je voyais toujours sa tête dans la glace qui est au-dessus du piano. Que de fois, au milieu d'un morceau, il m'est arrivé d'oublier à quelle ligne j'en étais. Fascinée, interdite, prête à me trouver mal, je croyais voir le cahier et la glace onduler devant moi. Alors souvent, ma bonne Mariquita, tu venais; du doigt tu me montrais où j'en étais; tu m'encourageais; tu appuyais ta main sur ma chaise, et dans la glace je voyais ta tête à côté de celle de Fray Eugenio. Tous deux vous aviez l'air de m'aimer; vos regards étaient si doux quand ils se tournaient vers moi! — Et toi, quand tu chantais, pauvre Maria, toi qui as dix fois plus de talent que moi, Fray Eugenio ne t'écoutait pas, et il attendait avec impatience le moment où la musique cesserait, et lui permettrait de se rapprocher de moi pour causer. — Voilà que je m'aperçus que je l'aimais, et d'abord j'en fus toute troublée. Aimer un prêtre! un homme qui ne peut se marier! Mais je me souvenais des femmes de prêtres que j'avais vues à Londres; puis ma mémoire

me rappelait toutes les personnes qui étaient malheureuses en ménage.... Je n'en voyais pas une qui eût trouvé le bonheur en se mariant... Cependant j'évitais de me trouver seule avec Fray Eugenio ; je ne lui parlais plus ; je ne le regardais qu'à la dérobée, et je voyais qu'il devenait triste, ses yeux étaient humides et supplians quand il me regardait..... Nous étions bien à plaindre tous deux. Alors j'entendis conter que Fray Eugenio n'avait pas eu de vocation pour entrer dans les ordres, et que des circonstances malheureuses l'avaient obligé à prendre ce parti. Tu ne saurais croire, chère amie, quelle fut ma douleur quand l'idée me vint qu'un désespoir amoureux l'avait fait renoncer au monde. Je ne pouvais supporter l'idée que Fray Eugenio aimât une autre femme. J'étais à peine sûre que je l'aimais, et déjà j'étais jalouse.... O Mariquita, que la jalousie est une cruelle chose!... Puisses-tu ne jamais l'éprouver, cette vilaine passion. Que de nuits j'ai passées sans dormir, baignant mon oreiller de mes larmes, et mordant mes draps avec rage!... Enfin je sus la véritable cause qui l'a déterminé à prendre ce vilain habit.

DONA MARIA.

C'est encore l'amour?

DONA FRANCISCA.

Sa mère était très-malade... les médecins l'avaient condamnée... C'était une femme très-dévote... Eugenio avait alors dix-sept ans au plus. Sa mère mourante lui dit : « Si tu consentais à te vouer à Dieu, je suis sûre que tu obtiendrais du ciel la guérison de

ta mère. » Il n'hésita pas, et bien qu'il étudiât pour être médecin, il abandonna tout, se fit prêtre, et sa mère guérit.

DONA MARIA, à demi-voix.

C'est une ame généreuse, après tout.

DONA FRANCISCA.

Tout ce que j'apprenais de lui me le faisait aimer chaque jour davantage. J'étais sûre qu'il m'aimait; toutefois il se faisait un scrupule de m'avouer sa passion, à cause de son âge et de sa profession. Je résolus donc de lui parler la première, et de l'obliger à se déclarer. Souvent alors j'entamais une conversation détournée, afin d'amener de bien loin le mot d'*amour*; et quand venait le moment de prononcer ce mot magique, je manquais de courage, et je n'osais. Enfin, un soir, par un beau clair de lune, nous dansions toutes dans ce jardin, et lui debout, adossé à cet oranger, nous regardait. En tournant devant lui, une fleur qui était dans mes cheveux tomba à ses pieds. D'abord il ne fit pas semblant de s'en apercevoir; mais il laissa tomber son mouchoir négligemment sur la fleur, puis il se baissa pour le ramasser, et il ramassa la fleur en même temps. Quand on se reposa, je m'approchai de lui, et je lui dis tout bas et en riant, et cependant je tremblais, et j'entendais distinctement battre mon cœur: « Fray Eugenio, vous m'avez pris cette fleur; rendez-la moi... » Il me parut tout interdit. Il tira la fleur de son sein, et me la rendit. La lune était alors voilée par un petit nuage blanc. « Pourquoi m'ôtez-vous, dit-il, ce que vous

avez jeté comme une bagatelle, et ce que j'ai ramassé comme un trésor? » Il souriait, et s'efforçait d'avoir l'air de plaisanter; mais nous étions bien sérieux l'un et l'autre. « Prenez, lui dis-je : je vous la rends, puisque vous y tenez. » Et j'étendis la main : la fleur tomba, et ma main se trouva dans celle d'Eugenio. Alors un tel tremblement me saisit, que si je n'avais pas été soutenue par lui, je serais tombée à terre. Je ne sais ce qu'il me dit, ni ce que je dis, ni combien de temps nous restâmes sous cet oranger; mais en nous séparant, nous savions que nous nous aimions, et nous avions trouvé un moyen de nous revoir. — Te le dirai-je, chère amie, ce moyen? Tu vas me gronder. Je feignis de vouloir me confesser; j'allai à l'église, je me mis à genoux devant lui, et, dans ce confessionnal, Dieu entendit des sermens d'amour, au lieu d'aveux et de remontrances. Nous ne pouvions nous toucher que le bout des doigts; mais je sentais son haleine brûlante qui caressait ma bouche..... et nous baisions les grillages avec des transports frénétiques... Oh! si j'avais pu alors me jeter dans ses bras, j'aurais consenti à être anéantie après une heure de bonheur.

DONA MARIA.

Et vous êtes heureux!... Si vous étiez découverts?

DONA FRANCISCA.

Oh! cela est impossible. Eugenio est si prudent. Il n'entre que la nuit dans ce jardin, et une fois seulement il a consenti, à grand'peine, à monter dans ma chambre. C'était une grande folie de ma part, car tu

sais que ma cellule touche à celle de la supérieure, et l'on entend chaque mot qui s'y dit. Heureusement que la senora Monique dormait assez bruyamment pour nous rassurer. — Mais d'ordinaire, voici le lieu de nos rendez-vous. Vois-tu cette petite bruyère parfumée, ma chère Mariquita (2)..... Cette nuit, nous étions là tous deux ; je tenais sa main dans la mienne ; sa tête était appuyée sur mon sein ; je sentais battre l'artère sur sa tempe ; nous étions si fatigués tous deux, tellement accablés de bonheur, que nous ne pouvions parler ; seulement nous soupirions de temps en temps, en regardant le ciel étoilé. Nous voyions la croix du sud (3) s'incliner lentement là devant nous, et de temps en temps une légère brise de la mer faisait tomber sur nos têtes des fleurs d'oranger... O Mariquita, que nous étions bien ! Si tu savais quels plaisirs nous donne l'amour ! Je ne conçois pas comment on n'en meurt pas... (Elle cache sa tête sur le cou de Dona Maria.) Ah ! Maria, Maria... mais, mademoiselle, vous ne devez pas connaître encore tous ces mystères-là... — Tu es trop jeune encore, petite amie. J'ai trois ans de plus que toi, et je ne suis si savante que depuis quelques semaines ; ainsi tu peux attendre encore : ton temps viendra. — Une seule chose m'inquiète. Nous n'avons pas d'asile ; nous bivouaquons. Comment ferons-nous dans la saison des pluies ? Le jardin ne sera pas tenable. Peut-être la cabane du jardinier pourrait-elle nous servir.

DONA MARIA, avec un sourire amer.

Voilà jusqu'où va ta prévoyance... imprudente que

tu es ! Il est impossible qu'avant un mois tout ne soit découvert. On verra Fray Eugenio escalader les murs du couvent. — On l'arrêtera ; votre intrigue sera connue ; il sera renfermé dans quelque couvent de la Trappe ; toi, on te mettra aux Filles repenties. — Pourquoi ne te sauves-tu pas avec lui ? c'est, crois-moi, le parti le plus prudent..., c'est la seule chance de salut qui vous reste.

DONA FRANCISCA.

Hélas ! ma bonne, tu m'effraies ; mais que faire ? Tu oublies que Fray Eugenio n'a presque rien, et que moi je n'ai que ce que je tiens des bontés de mon grand-père. Pour un enlèvement, il faut autre chose que de l'amour ; il faut ce dont les romanciers ne parlent pas, de l'argent, et beaucoup d'argent. Je te l'avouerai à ma honte, chère Mariquita ; quelquefois dans notre chapelle, en regardant cette petite statue de la Vierge ornée de tant de pierreries, une envie violente m'est venue de m'emparer de toutes ces richesses, et de me sauver avec Eugenio en les emportant. Cette idée-là m'a valu de belles morales d'Eugenio.

DONA MARIA.

Il fallait t'adresser à moi ; tu sais que je suis riche : je puis disposer d'une somme considérable en dépôt chez mon banquier ; et j'ai en ma possession des bijoux qui sont, m'a-t-on dit, d'un prix fort élevé.

DONA FRANCISCA.

Généreuse amie, comme je reconnais là ma bonne Maria ; mais je ne pourrais pas accepter de toi un sacrifice aussi considérable.

DONA MARIA.

Un sacrifice! de l'argent!

DONA FRANCISCA.

Eugenio ne voudrait jamais accepter de l'argent d'une femme; je le connais trop bien: il est fier et même un peu hautain; mais voici notre plan. Eugenio travaille avec ardeur à son ouvrage sur les pères de l'Église, et du produit qu'il en retirera...

DONA MARIA.

Folie! mes seules boucles d'oreilles en diamans se vendront plus cher que les ouvrages qu'il pourra faire.

DONA FRANCISCA, un peu piquée.

Je ne doute pas que tes boucles d'oreilles en diamans ne valent beaucoup d'argent; mais le livre d'Eugenio est rempli de mérite, c'est un ouvrage qui manquait à la science. Il le vendra ce qu'il voudra... — au moins assez cher pour nous mener jusqu'à la Jamaïque, où nous pourrions nous établir. Lui, donnerait des leçons d'espagnol et de latin, et moi je broderais et je lui ferais la cuisine. Oh! comme cela sera amusant!

DONA MARIA.

Oui, mais avant que cet ouvrage sublime soit terminé, si vous étiez découverts..... Accepte mes diamans et pars; vivez heureux ensuite, si vous pouvez.

DONA FRANCISCA.

Nous ne pouvons recevoir un présent d'une telle valeur, mon amie; mais si tu l'exiges, je demande-

rai à Eugenio la permission de t'emprunter assez d'argent pour fréter un petit bâtiment jusqu'à la Jamaïque.

DONA MARIA.

Je n'ai pas besoin de mes diamans, je ne m'en passerai jamais; accepte-les, je le veux. Tiens, voici la clef de ma cassette, prends mon écrin, et pars cette nuit.

DONA FRANCISCA.

Mais...

DONA MARIA, se levant.

Prends, te dis-je, et laisse-moi.

DONA FRANCISCA.

Je le vois, Maria, je t'ai scandalisée, tu me méprises, et tu veux te débarrasser de moi. Ta vertu sévère ou ta dévotion me condamne; cependant, par un reste d'amitié, tu ne veux pas me perdre; mais si tu ne m'aimes plus comme auparavant, je n'accepte pas tes dons.

DONA MARIA.

Si tu me crois de la dévotion ou des scrupules, tu te trompes fort. Si tu aimes véritablement Fray Eugenio, si tu es véritablement heureuse avec lui,... tu as bien fait.

DONA FRANCISCA.

Ta voix est tremblante, et tu caches mal ta colère. Mariquita, dis-moi, qu'as-tu? Est-ce contre moi que tu es en colère? réponds-moi.

DONA MARIA.

Je t'ai dit que j'étais malade..... j'ai une migraine

horrible, et depuis une heure tu me parles de ton Fray Eugenio, de.... Tiens, laisse-moi seule ici, et prends ma clef.

DONA FRANCISCA.

Non, je ne veux pas avant d'avoir consulté Eugenio.

DONA MARIA.

Eh bien! comme tu voudras; mais, pour Dieu, laisse-moi! Chaque mot que tu dis me casse la tête.

DONA FRANCISCA.

Maria, tu ne m'aimes plus, je le vois bien.

DONA MARIA.

Va, je t'aime plus que je ne le croyais moi-même.

DONA FRANCISCA.

Je te laisse, puisque tu veux être seule, Mariquita;.... mais au moins embrasse-moi pour me montrer que tu m'aimes toujours.

DONA MARIA, lui tendant la joue.

Es-tu contente?

DONA FRANCISCA.

Je t'embrasse comme j'embrasse Eugenio. Il a l'haleine aussi douce que toi. Mais tu te fâches; adieu.

Elle sort.

SCÈNE VIII.

DONA MARIA, seule.

Qui l'aurait pu penser?... je n'avais pas d'espoir, mais je ne m'attendais pas à ce dernier coup... Fray Eugenio aime une autre femme!... il aime Francisca. Au fait, elle est jolie; et pour les hommes, que faut-il de plus?... Dona Francisca ma rivale! ma rivale préférée! l'aurais-je pu soupçonner? — Ils veulent ma mort, ils seront satisfaits. Grace au ciel, cette fenêtre est encore ouverte, et cette précieuse fiole va bientôt être à moi. Que mon destin s'accomplisse! (Elle entre par la fenêtre dans la pharmacie, et en sort un instant après. Considérant la fiole :) C'est peu de chose, et la mort sous cette forme n'a pas un aspect bien effrayant. On ne souffre pas long-temps. — Je suis fâchée de n'avoir pas attendu pour remettre cette lettre; je serais morte avec mon secret. Comme ils se seraient tourmentés pour deviner le motif de ma mort! — On dit qu'il est honteux pour une femme de faire des avances à un homme. (Avec dégoût.) C'est ce que fait Francisca... Il lui montrera ma lettre, et la commentera avec elle. Ma lettre est sotte et ridicule, mais ma mort raccommodera tout. Qu'en diront-ils? — Francisca se serait-elle tuée à ma place? Elle? Pauvre esprit! elle aurait pleuré, et son mouchoir mouillé, elle aurait été consolée, tandis que moi... Ils seront forcés d'admirer mon courage; ils diront: « Cette petite

Maria, que nous croyions un enfant, elle est morte avec le courage d'un soldat, avec le courage d'un Romain. » Ils seront forcés de pleurer sur moi, et j'aurai la gloire d'avoir fait leur bonheur. Le bonheur de Francisca, de Francisca que je déteste, que tout à l'heure j'aurais poignardée avec plaisir, tandis qu'elle s'amusait lentement à me déchirer le cœur !... Oui, devoir son bonheur à sa rivale, c'est un supplice assez cruel ; et peut-être un jour Eugenio fera-t-il une comparaison entre nous deux... Non, personne ne t'aurait aimé comme moi. Et toi, quand je serai morte (4)... N'importe ! Que le sacrifice soit complet, qu'il me connaisse enfin. (Écrivant sur un portefeuille.) « Je lègue à mon amie » (avec un rire amer) mon amie ! « Francisca Gomez, tous mes diamans, et l'argent déposé chez MM. Arias et Candado, dont mon oncle m'a permis de disposer. » (On entend du bruit.) Ah ! c'est Rita. Viens fermer cette fenêtre, il est temps. La mort s'en est envolée, et je la tiens prisonnière.

(Rita entre.)

SCÈNE IX.

DONA MARIA, RITA.

RITA.

C'est encore moi. Je viens fermer cette fenêtre. (Elle la ferme.) Mais, qu'avez-vous donc, mademoiselle ? vous avez l'air bien triste.

DONA MARIA.

Je n'ai qu'un grand mal de tête.

RITA.

Si vous vous couchiez sur votre lit? Voulez-vous prendre quelque chose?

DONA MARIA.

Rien, je te remercie. Ah! Rita, apporte-moi un verre de limonade.

RITA.

Je vais vous en faire sur-le-champ.

DONA MARIA.

Ce n'est pas la peine, donne-moi un verre d'eau.

RITA.

Ce sera l'affaire d'un moment.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

DONA MARIA, seule.

De toutes les choses de ce monde, ce petit jardin si frais, voilà tout ce que je regrette. Encore, puisque Fray Eugenio et Francisca en font le théâtre de leurs amours, je ne le regrette plus. (Regardant ses mains.) Je tremble... pourtant je n'ai pas peur. Une femme n'a pas la force d'un homme. Un brave général castillan tremblait aussi au moment du combat. Ah! que vois-je? Fray Eugenio!

SCÈNE XI.

DONA MARIA, FRAY EUGENIO.

FRAY EUGENIO, à part.

La pauvre enfant est toute tremblante, elle me fait peine.

DONA MARIA, à part.

Il hésite à me parler.

FRAY EUGENIO, lui rendant sa lettre ouverte.

Dona Maria, voici votre lettre, je l'ai lue.

DONA MARIA.

Vos reproches sont inutiles, Fray Eugenio ; vous pouvez me les épargner.

FRAY EUGENIO.

Non, dona Maria, je ne vous ferai pas de reproches, car je suppose que votre conscience a déjà parlé, et que vous vous repentez au fond de votre ame de m'avoir écrit cet étrange billet. La confusion que je lis sur votre visage me prouve que le cœur n'est point corrompu chez vous, et que la tête seule, qui est folle par trop de jeunesse, vous a conseillé cette étourderie. Je pourrais vous faire sentir combien il est mal, je dirai presque impie, de tenir un langage aussi... mondain à un ministre du Seigneur, qui est lié par des vœux solennels. Il faut que ma conduite ait été bien légère et bien répréhensible pour que vous ayez pu douter à ce point de ma piété. Je suis presque

aussi coupable que vous, et je n'ai pas le droit de me plaindre. Mais, ma pauvre enfant, je ne veux que vous montrer quelle était votre folie. Je suppose, pour un instant, que j'eusse pu oublier les sermens que j'ai prononcés à la face des autels; que je me fusse rendu coupable d'une action criminelle pour tout homme, sacrilège et abominable pour un prêtre; à quelle suite de malheurs ne vous seriez-vous pas condamnée! Un homme du monde qui séduit une jeune fille peut toujours réparer sa faute: un prêtre ne le peut. Le mystère et la prudence cachent un temps le crime aux yeux du monde, mais tôt ou tard le secret est connu, et le scandale est énorme. Votre réputation, le bien le plus précieux d'une femme, serait perdue à jamais; et pour quelques jours passés au milieu de faux plaisirs, vous vous seriez préparé des années de regrets et de remords.

DONA MARIA.

Fray Eugenio, pourquoi ne vous êtes-vous pas souvenu de toutes ces belles réflexions quand vous avez parlé d'amour à Francisca?

FRAY EUGENIO.

Francisca! que voulez-vous dire?

DONA MARIA.

Francisca m'a tout dit, Fray Eugenio. J'ai à me plaindre de vous: j'ai été franche, trop franche avec vous, et vous êtes hypocrite avec moi.

FRAY EUGENIO.

Ah! gardez-vous de croire...

DONA MARIA.

Et c'est dans ce jardin, sous cet oranger, que vous parlez en prêtre ! Pourquoi ne me dites-vous pas « J'aime Francisca » ? Cela aurait été d'un galant homme.

FRAY EUGENIO.

Je suis confondu ! Oui, mademoiselle, vous êtes maîtresse de notre secret ; et vous pouvez nous perdre si vous le voulez.

DONA MARIA.

Ah ! Fray Eugenio, qu'ai-je donc fait pour que vous me soupçonniez d'une telle bassesse ?

FRAY EUGENIO.

J'ai tort, je l'avoue, mademoiselle ; mais je dois vous paraître si coupable... je le suis tant en effet !... Je savais à quels dangers j'exposais votre amie ; mais, croyez-moi, j'ai combattu long-temps cette passion funeste, et si j'ai cédé...

DONA MARIA.

Vous n'avez pas besoin de vous justifier auprès de moi ; je vous comprends et je vous approuve. Il est un moyen de vous soustraire à ces dangers : j'en parlais tout à l'heure à Francisca... Il faut fuir dans un pays où vous pourrez vous marier.

FRAY EUGENIO.

Ah ! je le désire, mais...

DONA MARIA.

Tout cela est facile avec de l'argent. Je puis en prêter à dona Francisca ; vivez heureux avec elle.

FRAY EUGENIO.

Tant de générosité m'accable et m'humilie...

DONA MARIA.

Adieu, Fray Eugenio. (Souriant.) Vous concevez que maintenant votre conversation n'a plus tant de charmes pour moi; ainsi, séparons-nous.

FRAY EUGENIO.

Croyez que ma reconnaissance...

DONA MARIA.

Adieu.

FRAY EUGENIO.

Permettez-moi... (Il veut lui baiser la main.)

DONA MARIA.

Je ne suis plus une femme pour vous, Fray Eugenio; je suis tout au plus... une *amie*.

FRAY EUGENIO.

Puissiez-vous trouver un cœur digne du vôtre!

(Il sort.)

SCÈNE XII.

DONA MARIA, seule.

L'instant approche. Je vois Rita s'avancer lentement avec cette limonade qui doit me délivrer de tous les ennuis de ce monde. — Elle craint d'en répandre une goutte. — Elle a l'air de suivre un convoi. Le mien sera étrange. Sans doute celle qui cause ma mort tiendra un des coins du drap qui couvrira ma

bière... Et lui chantera la messe de funérailles. Ah! ah! ah!... Mais non; en ma qualité de suicide, de damnée, on ne me portera pas à l'église. On m'enterrera dans quelque lieu écarté. Qu'importe, pourvu que, dans mon trou, je ne pense plus aux idées qui me tourmentent!

SCÈNE XIII.

DONA MARIA, RITA.

RITA.

Voilà un grand verre de limonade; je l'ai faite avec de la neige. Buvez, avant qu'elle ne s'échauffe.

DONA MARIA.

Ma bonne Rita, je suis fâchée de te déranger toujours; mais fais-moi le plaisir d'aller reporter ce livre dans ma chambre.

RITA.

Oui, mademoiselle.

DONA MARIA.

Je m'en vais bientôt quitter ce couvent, Rita. Je n'emmènerai pas mes oiseaux avec moi, et je te les donne pour en prendre soin.

RITA.

Vous allez quitter le couvent?

DONA MARIA, apres avoir écrit quelque chose sur une page de son portefeuille, qu'elle déchire.

Oui. Tiens; avec ce papier-là tu recevras trois

cents piastres de MM. Arias et Candado, ces banquiers qui demeurent sur la place de la Mer.

RITA, stupéfaite.

Mademoiselle...

DONA MARIA.

C'est pour acheter du grain à mes oiseaux. Tu en prendras bien soin, n'est-ce pas ?

RITA.

Mon Dieu, mademoiselle, il n'est pas besoin d'argent; suffit qu'ils viennent de vous.

DONA MARIA.

Non, prends, et reporte ce livre.

RITA.

Vous pleurez, mademoiselle...

DONA MARIA.

Ce n'est rien, va.

RITA.

J'attendais que vous eussiez bu...

DONA MARIA.

Je reporterai le verre et la soucoupe : laisse-moi...

RITA.

Ma bonne demoiselle, comme vous êtes singulière aujourd'hui... (Dona Maria lui fait signe de la main de s'en aller.)

Vous me comblez de présents, et vous pleurez...

DONA MARIA.

Adieu, Rita. (Elle l'embrasse.) Laisse-moi; va, je t'en prie.

RITA, à part, en s'en allant.

Elle pleure en quittant le couvent, tandis que les autres se réjouissent.

SCÈNE XIV.

DONA MARIA, seule.

Cette fille est ici le seul être qui me soit attaché. En lui disant adieu, j'ai senti que ma force allait m'abandonner.... — Du courage; dans quelques moments tout sera fini. (Elle met une partie du contenu de la fiole dans le verre de limonade.) La couleur de cette limonade n'est pas changée. Je ne sais, mais j'aurais plus d'horreur d'un poison noir que d'une eau transparente comme celle-ci... (Elle prend le verre, et le pose sur le banc.) Il faut du courage pour mourir... En renversant ce verre, je retiens la vie près de m'échapper... Fi donc! je me mépriserais moi-même. Allons! (Elle va prendre le verre; entre Dona Francisca.)

SCÈNE XV.

DONA MARIA, DONA FRANCISCA.

DONA FRANCISCA.

Mariquita, je viens encore te tourmenter. Eh bien! comment eela va-t-il?

DONA MARIA.

Bien; et tout à l'heure je serai encore mieux.

DONA FRANCISCA.

Chère amie, rends-moi encore un service, un ser-

vice bien grand. Si tu m'accordes ce que je vais te demander, j'accepterai l'argent que tu m'offres.

DONA MARIA.

Parle.

DONA FRANCISCA.

Le jardinier vient d'acheter un gros chien, pour garder ses oranges, à ce qu'il dit. Cela contrarie fort nos rendez-vous. Prête-moi ta chambre pour cette nuit ; elle donne sur la petite cour ; le mur est bas, facile à escalader. Nous avons une échelle de corde. Toi, tu occuperas ma chambre, et tu auras mes livres pour te tenir compagnie.

DONA MARIA.

C'est ma chambre qu'il te faut ?

DONA FRANCISCA.

Oui, chère amie.

DONA MARIA.

Elle sera ce soir à ton service.

DONA FRANCISCA.

Que tu es bonne, chère Mariquita. Nous qui bivouaquons toutes les nuits, comme nous allons être bien dans ta belle chambre à alcôve !

DONA MARIA.

Est-ce là tout ce que tu veux ?

DONA FRANCISCA.

Tu es un ange ! — Ah ! ce verre de limonade, le bois-tu en entier ?

DONA MARIA.

Le veux-tu aussi ?

DONA FRANCISCA.

Il est si grand. Laisse-m'en boire la moitié ; je meurs de chaud.

DONA MARIA.

Bois, et grand bien te fasse !

DONA FRANCISCA.

Je bois la première, tu vas savoir ma pensée. (Elle boit.)

DONA MARIA, à part.

Tu sauras la mienne aussi.

DONA FRANCISCA, jetant ce qui reste dans le verre.

Ah ! quel goût affreux !.... Qu'y a-t-il donc dans cette limonade ?.... Ah ! quelle horreur ! J'en ai la gorge brûlée... Mais qu'as-tu donc ! pourquoi pleures-tu en me regardant ?.... tu trembles.... O ciel ! je brûle.... Mon Dieu !.... que m'as-tu fait boire !.... Réponds-moi donc !.... Maria.... Ah !.... j'étouffe, je brûle... De l'eau ! donne-moi de l'eau.

DONA MARIA.

Malheureuse ! qu'ai-je fait ? Au secours ! au secours !

DONA FRANCISCA.

Ah ! je me meurs !

DONA MARIA.

Paquita ! Paquita, ne meurs pas !.... Au secours !... Pardonne-moi ! pardonne-moi !

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, FRAY EUGENIO, DONA IRENE,
DONA XIMENA, RITA.

DONA MARIA.

Secourez-la ! Elle est empoisonnée, empoisonnée
par moi. Je vais me faire justice ; et le puits du cou-
vent n'est pas bien loin.

Elle sort en courant.

FRAY EUGENIO, au public.

Ne m'en voulez pas trop pour avoir causé la mort
de ces deux aimables demoiselles, et daignez excuser
les fautes de l'auteur.

FIN DE L'OCCASION.

NOTES.

(1) Effet assez ordinaire de l'inquiétude. On a remarqué que Ali-Pacha, après s'être rendu entre les mains des Turcs, bâilla continuellement pendant l'heure qui précéda sa mort.

(2) *Mirad estas yerbas....*
Que aun estan holladas....

(3) Constellation qui fait connaître les heures de la nuit par son inclination sur l'horizon.

(4) *Tu te holgaràs con ella en la cama comprada de mi dinero.* Je ne sais comment traduire.
